

**L'intermédiaire numéro 77 Janvier 2019**  
**Réflexions autour de l'article « Masculin et féminin » de Ferenczi<sup>i</sup>**

**Par Evelyne Cano Balcerzak**

Psychologue Clinicienne

Thérapeute Psychoanalytique de couple et de famille

Membre de la STFPIF

evelynebalcerzak@free.fr

Dans cet article, Ferenczi réfléchit au sujet de la « théorie génitale » et sur les différences sexuelles secondaires et tertiaires. Il tente d'expliquer que les différences des organes sexuels chez les garçons et les filles ont une influence sur leur génitalité. Alberto Eiguer nous a proposé d'étudier cet article en groupe théorico-clinique de Thérapie de Couple Psychoanalytique car selon lui, cette différence d'organes sexuels, ses répercussions sur la génitalité et sur l'appareil psychique masculin et féminin sont non négligeables dans les conflits de couple. L'homme et la femme sont de fait, différents, générant incompréhension et conflits. Cette analyse nous donne donc un éclairage important pour aborder les thérapies de couples.

Pour commencer, nous aurons une analyse épistémologique de cet article afin de comprendre dans quel contexte et pourquoi Ferenczi l'a écrit ainsi. En suivant, nous étudierons l'article *Masculin et féminin* en lui-même. Ferenczi évoquera d'abord la sexualité infantile, les pulsions et l'amphimixie des érotismes. Dans un deuxième temps, à l'aide de la bioanalyse, il répondra à la question qui est de savoir pourquoi l'accouplement revient invariablement à travers le règne animal si son rôle n'est pas la conservation de l'espèce. Dans un troisième temps, il sera exploré le développement de la vie amoureuse des deux sexes, en lien avec le mythe Ferenczien d'un trauma géologique, générant un combat homme-femme. Enfin, dans la dernière partie, il s'agira de comprendre pourquoi la femme ne peut être à la fois mère et amante.

Pour commencer, voici donc quelques données épistémologiques au sujet de l'article *Masculin et féminin* et de son auteur, Sandor Ferenczi.

**Réflexions épistémologiques :**

Sandor Ferenczi (1873-1933) est un psychiatre et psychanalyste hongrois qui a fait la connaissance de Sigmund Freud en 1907. Celui-ci l'accepte alors en analyse. D'importants échanges épistolaires suivront cette rencontre, témoignage de leur amitié et de leur collaboration. Il devient ensuite ami avec Lou Andréas Salomé (qui est aussi très proche de Freud) et assure, en autres, la psychanalyse de Mélanie Klein (1914), de Géza Roheim (1915-1916, un ethnologue et psychanalyste américain d'origine hongroise), d'Ernest Jones et de Michael Balint (1924).

Il propose la création de l'*Association Psychoanalytique Internationale (API)* en 1910 dont C.G. Jung sera le premier président. Il participe également à la fondation de l'*Association Psychoanalytique Hongroise* en 1913. Comme nous pouvons le voir, Ferenczi fait partie du cercle des psychanalystes très proches de Freud.

Parmi les travaux de Ferenczi, il est important de citer son « mythe scientifique », la bioanalyse, discipline introduite en 1924 dans son livre *Thalassa : Psychoanalyse des origines de la vie sexuelle<sup>ii</sup>*. Ferenczi y définit la bioanalyse comme une science à la confluence de la phylogénèse (c'est-à-dire à ce qui a trait à l'histoire de l'évolution de l'espèce), de la biologie

et de la psychanalyse. Avec ce livre Ferenczi tente donc à l'aide de la bioanalyse, d'expliquer l'évolution de la génitalité.

Dans son article de 1929, *Masculin et féminin*, Ferenczi, à l'aide de la bioanalyse, traite des différences sexuelles entre les hommes et les femmes. On peut imaginer que l'article de Freud paru en 1925, *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*<sup>iii</sup>, a influencé l'écriture de l'article de Ferenczi. Freud, tout comme Ferenczi en 1929, partant des organes sexuels, examine les configurations psychiques de la vie sexuelle chez le garçon, mais aussi chez la fille. Pressé par l'âge, Freud publie rapidement cet article sans avoir l'entière confirmation de ses recherches. Il demande alors à ses collaborateurs de pousser plus loin son travail, ce que fait Ferenczi.

Pour Ferenczi, fervent partisan de Freud, le but idéologique de la bioanalyse, est de prouver que la théorie psychanalytique a une réalité scientifique et biologique. Il commence d'ailleurs son article, *Masculin et féminin* en rappelant les reproches faits à la psychanalyse de tout expliquer par la sexualité. Il fait peut-être là référence à Jung, qui en 1912 a désapprouvé les théories freudiennes du complexe d'Œdipe et de la libido, traitant la sexualité infantile au sens freudien de pansexualisme, c'est-à-dire du "tout sexuel". Ceci a entraîné à l'époque une scissure entre Freud et Jung. Freud a notamment écrit en réponse à Jung *Totem et tabou*<sup>iv</sup>, en 1912-1913, pour argumenter d'un point de vue phylogénétique, du bien-fondé du complexe d'œdipe avec le mythe de la horde primitive (que Ferenczi cite d'ailleurs dans cet article) et *Pour introduire le narcissisme*<sup>v</sup>, en 1914, pour démontrer que l'énergie de la libido est bien issue des pulsions sexuelles.

Après ces quelques réflexions épistémologiques qui peuvent nous aider à comprendre comment Ferenczi a écrit *Masculin et féminin*, voici donc maintenant son analyse.

### **Analyse de l'article *Masculin et Féminin* :**

Dans l'article *Masculin et féminin*, dans la lignée freudienne, Ferenczi souhaite parler des différences sexuelles entre hommes et femmes, démontrer que l'aspect extérieur et que les caractéristiques psychiques afférentes à la masculinité et à la féminité, sont les conséquences lointaines de la fonction des organes sexuels. Il démontrera d'ailleurs les nombreuses passerelles existant selon lui entre les phases psychiques et le développement de la vie sur Terre et les parallèles entre la vie sexuelle humaine et celle animale voire végétale.

#### **Sexualité infantile, pulsions et « amphimixie des érotismes »**

Dans le début de son article, Ferenczi insiste pour dire qu'il « apportera la preuve anatomique que, dans l'espèce humaine, les gonades sont proportionnellement très développées au terme de la vie fœtale et au début de la vie extra-utérine, puis que leur croissance prend relativement du retard, pendant la période de latence pour connaître ultérieurement dans la période prépubertaire une considérable augmentation de volume. [Ce qui est appelé] puberté n'est donc pas la première, mais bien la deuxième période de floraison de la génitalité. » Il dit alors que c'est la théorie psychanalytique de la sexualité infantile et des pulsions de Freud qui a permis la découverte de la première période de floraison des gonades dans l'espèce humaine.

C'est dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*<sup>vi</sup> en 1905 que Freud introduit le terme de pulsion, comme une poussée constante et motrice qui vise à une satisfaction et est le moyen initial de cette satisfaction. Dans *Métapsychologie : Pulsions et destins de*

*pulsions*<sup>vii</sup>, en 1915 Freud rajoute que la pulsion est « un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychique en conséquence de sa liaison au corporel. »

Freud insiste sur le fait que les pulsions sexuelles s'opposent aux pulsions du moi. Par ailleurs, il explique que la sexualité infantile est d'abord « non génitale », avec des pulsions partielles qui s'étayent sur des fonctions organiques. Par exemple, le bébé va pleurer quand il a faim. Il y aura alors une poussée de la pulsion au but actif. Si la mère répond au bon moment et propose le sein, il y aura renversement de la pulsion en son contraire (La pulsion a un but passif. Il s'agit d'un moment de réceptivité du bébé à l'autre). Quand le bébé sera satisfait, il y aura un retour sur son corps propre de la pulsion (Il s'agit d'un changement d'objet, mais le but passif de la pulsion est inchangé). Il y aura alors création d'une zone érogène sur le corps propre de l'infans et d'une trace mnésique. Celui-ci pourra alors halluciner le sein en son absence et suçoter. Il s'agit là du stade oral, début de l'auto-érotisme.

Ferenczi s'appuie donc sur la théorie de la libido de Freud, pour expliquer l'acte même de la copulation. Il précise d'abord que chez l'enfant, tout organe et toute fonction d'organe est au service des pulsions partielles, lui donnant une autosatisfaction. Ces pulsions ne reçoivent pendant longtemps aucune « organisation » tangible, les auto-érotismes étant encore anarchiques.

Ainsi, comme le décrit Freud<sup>viii</sup> en 1905, la sexualité infantile passe par différents stades, que Ferenczi reprend : les stades oral, anal, phallique. Après la période de latence (de 6 ans à l'adolescence), qui marque une période d'accalmie où l'enfant déplace son intérêt sexuel sur les apprentissages scolaires, survient la puberté, où les pulsions partielles s'organisent sous le primat du phallus. Il s'agit du stage génital (la génitalité dit Ferenczi), où l'adolescent passe de l'autoérotisme à l'hétéro-érotisme.

Dans l'article *Masculin et féminin*, Ferenczi évoque ensuite sa première hypothèse de travail, qui est celle de « l'amphimixie des érotismes » pour montrer la dynamique biologique fondamentale qui règle la vie psychique sexuelle. Il tente donc une étude plus approfondie de la période où l'unification des pulsions arrive à maturité : la génitalité.

« Les tendances libidinales refoulées, et d'abord librement flottantes, s'entremêlent [d'où le terme d'« amphimixie » qui signifie mélange] et finissent par se concentrer en un réservoir spécial de plaisir, l'appareil génital, pour y être périodiquement déchargées. »

Dans *Thalassa*<sup>ix</sup> (1924), Ferenczi précise que ces pulsions ne servent alors que de préliminaires au déclenchement du mécanisme génital, assurant la décharge érotique pour l'organisme tout entier. Ces préliminaires ont pour fonction de favoriser l'identification mutuelle des partenaires, de sorte que l'homme « n'est plus obligé d'éprouver le sentiment d'avoir confié le plus précieux de ses organes, le représentant de son moi plaisir, à un milieu étranger et dangereux. » Il y dit aussi que la sexualité aboutie, le coït, vient de la réunion savamment dosée d'un mélange de deux tendances érotiques partielles : urétrales et anales. Ainsi, dès la pénétration, et pendant toute la période de friction, a lieu une lutte entre la tendance à l'évacuation (urétrale) et la tendance à la rétention (anale), lutte où la tendance urétrale finit par l'emporter.

Dans l'article *Masculin et féminin*, Ferenczi avance ensuite que la fonction génitale est, avant tout, un processus de décharge, une répétition périodique d'une activité suscitant du plaisir, activité qui ne joue pas nécessairement un rôle dans la conservation de l'espèce.

### **Pourquoi est-ce l'accouplement qui revient invariablement à travers le règne animal si son rôle n'est pas la conservation de l'espèce ?**

Dans *Thalassa*<sup>x</sup> Ferenczi parle du « sentiment thalassique », c'est-à-dire du désir de retour à la vie intra-utérine comme pulsion fondamentale de tout coït.

Il reprend cela dans l'article *Masculin et féminin* où il explique que toute l'évolution de la sexualité ne peut avoir pour but qu'une tentative « de retourner dans le corps maternel », sur un mode hallucinatoire (imaginaire) pour l'organisme, sous une forme symbolique quant au pénis, et de façon réelle pour le sperme (cellules germinales).

Ferenczi tient donc l'orgasme pour un état émotionnel accompagnant cette hallucination inconsciente, semblable à celui que peut ressentir le nouveau-né dans son premier sommeil (reproduction de l'état de quiétude d'avant la naissance comme dans tout sommeil ultérieur, à interpréter comme une satisfaction hallucinatoire du désir de ne pas être né), ou quand la faim du bébé est apaisée.

Ferenczi utilise ensuite sa méthode, la « bioanalyse », comme déjà évoquée plus haut, issue de la phylogénétique, de la biologie et de la psychanalyse. Il nous demande alors de nous imaginer dans un conte de fée, de comprendre sa pensée du côté du mythe et d'ainsi se représenter la Terre toute enveloppée d'eau ; la vie végétale et animale se déroulant en milieu marin. Puis les conditions atmosphériques assèchent la Terre, ne laissant que des poches d'eau. Certaines espèces disparaissent et d'autres s'adaptent. Des poissons dans des marres ont le temps d'adapter leurs branchies pour respirer hors de l'eau et ont le désir d'aller en milieu sec pour trouver de la nourriture. C'est leur désir qui permet la modification de leurs organes, avec alors le développement de pattes et de pieds. Le poisson devient grenouille et sort de l'eau. Pour démontrer ses dires sur la théorie de l'évolution, Ferenczi s'appuie sur le développement de l'œuf fécondé de la grenouille, duquel sort d'abord un têtard, qui à la manière des poissons nage dans l'eau, et respire par des branchies. Plus tard se forment des poumons, et le têtard peut vivre sur la terre. Il devient amphibie.

Ferenczi nous dit alors qu'il prend la seule responsabilité de la suite de ses hypothèses : Chez la très grande majorité des animaux aquatiques, les processus de fécondation se déroulent dans l'eau. Il n'y a ni instrument sexuel externe ni copulation, ni contact direct entre le mâle et la femelle : la femelle dépose ses ovules dans l'eau. Une fois échoué sur le sol sec, et devenu amphibie, le mâle développe des callosités du pouce pour maintenir la femelle, puis, plus tard, devenu reptile, des organes sexuels mâles, spécifiques, ayant pour mission d'assurer en toute sécurité le passage des œufs fécondés dans le ventre de la mère, où ils pourront se développer. À partir des reptiles, tous les vertébrés terrestres ont un développement embryonnaire intra-utérin. Les mammifères se distinguent de leurs ancêtres par le fait que *leurs œufs* sont particulièrement mous et remplis d'eau, si bien qu'ils éclatent au cours de la naissance, et que la mère nourrit les nouveau-nés des sèves de son corps. La suite de sa théorie, Ferenczi l'a trouvée à l'aide de l'expérience analytique et dans *L'interprétation des rêves*<sup>xi</sup> de Freud : Il évoque donc le vécu onirique représentant un sauvetage des eaux de personnes qui souffrent d'une névrose d'angoisse. Dans la continuité freudienne, il fait des liens entre les symptômes d'angoisse et la première grande angoisse, la naissance, et nous suggère de concevoir le rêve

typique de sauvetage de la noyade comme la représentation symbolique de l'heureuse délivrance de ce danger.

C'est alors que l'interprétation psychanalytique des processus de la vie est apparue à Ferenczi. Tout comme le rapport sexuel pourrait, au niveau hallucinatoire, symbolique et réel, prendre le sens de la régression à la période natale et prénatale, de même la vie-intra-utérine dans le liquide amniotique et la naissance, pourraient être un symbole organique du souvenir de cette grande catastrophe géologique, et des luttes pour l'adaptation que nos ancêtres durent vivre pour s'adapter à la vie terrestre et aérienne, dans la lignée animale.

Sa conception bioanalytique a donc permis à Ferenczi d'interpréter le rêve du sauvetage des eaux, et le sentiment afférent d'angoisse et de délivrance, non seulement comme trace mnésique, héréditaire et inconsciente du processus de naissance, mais aussi de cette catastrophe d'assèchement et d'adaptation.

### **Comment les deux sexes ont bien pu réagir au trauma géologique ?**

Pour répondre à cette question Ferenczi, à l'aide de la psychanalyse, explique d'abord le développement de la vie amoureuse des deux sexes.

Selon Ferenczi, au début même si filles et garçons s'adonnent avec la même intensité aux jouissances d'auto-érotisme, on voit apparaître très tôt chez les filles des traces de la peur de la lutte avec les garçons.

Ferenczi affirme que l'être humain est doté de bisexualité, aussi bien organique que psychique, preuve en est que le garçon a hérité de glandes mammaires rudimentaires, et la fille d'un minuscule membre viril, le clitoris. Ce membre, très développé au début, voit son développement prendre ultérieurement un retard considérable. La psychanalyse de femmes montre que, chez elles, la zone érogène se déplace vers le vagin, tandis que chez le garçon le pénis croît et reste la zone directrice de la sexualité.

Influencé par les femmes psychanalystes de son entourage, Freud va plus loin dans sa conférence sur *La féminité*<sup>xiii</sup> en 1933 où il explique que le devenir femme de la fille est quelque chose de plus, par rapport au petit garçon : « La petite fille est d'abord un petit homme », dit-il, puis il ajoute que « le développement de la petite fille en femme normale est plus difficile et plus compliqué car il comporte deux tâches de plus, pour lesquelles le développement de l'homme ne comporte pas de contrepartie. »

Ces deux tâches de plus consistent, pour la petite fille, d'une part à changer de zone érogène (passer du clitoris au vagin) et d'autre part, à changer d'objet d'amour (passer de la mère au père).

Ainsi, tant pour la petite fille que pour le petit garçon, la différence des sexes ne se pressent pas d'emblée. Il y a d'abord croyance en un sexe unique, où la fille a un petit pénis qui est voué à se développer. Il n'y a donc qu'un seul sexe, même si celui de la petite fille est moins visible. Ce qui est la grande nouveauté de cette conférence sur la féminité, c'est de dire que la conséquence de cette conception de départ, est que la petite fille a le même premier objet d'amour que le petit garçon : sa mère. C'est l'angoisse de castration qui oblige le garçon à se détacher d'elle, le faisant ainsi *sortir* du complexe d'Œdipe, tandis que sous l'emprise de l'envie du pénis, la fille se détache également de celle à laquelle elle reproche son « incomplétude », pour se rapprocher de son père, *entrant* ainsi dans le complexe d'Œdipe. Ici s'inscrivent les sentiments ambivalents réciproques entre la mère et sa fille, chaîne

d'hostilité se perpétuant de mère en fille, le père représentant à la fois le séparateur et le refuge.

Lou Andréas Salomé, quant à elle, est embarrassée par l'importance que les psychanalystes hommes donnent au pénis et à l'envie de pénis chez la femme. Pour elle, chez la femme, la question des orifices est tout aussi importante que la question du membre. Dans *Anal et sexuel*<sup>xiii</sup> (in *L'amour du narcissisme*, 1915) elle élabore la construction psychique du passage de l'anus au vagin chez la fille. Selon elle, ceci ne pouvait pas être trouvé par un homme. La question des orifices est liée à une question anatomique de différences de sexes. Ainsi, l'anal sera refoulé ou clivé chez l'homme, ce qui n'est pas le cas chez la femme. L'investissement conservé autour de l'anus chez la femme se voit selon elle autour de la constipation féminine très fréquente, même si on en parle peu (rétention-expulsion).

Ainsi, la femme aurait la capacité supplémentaire de ne pas renoncer à l'analité (alors que l'homme oui). Selon Freud<sup>xiv</sup> (Conférence sur *La féminité* de 1933) le devenir du féminin est de passer par le masculin (l'envie du pénis) et de le dépasser. Lou Andréas Salomé rajoute que pour la femme, les choses ne feraient que se réorganiser dans une trlocalisation : anus-vagin-clitoris. Selon elle, contrairement à la femme, il y aurait une difficulté à vivre sa sexualité chez l'homme, du fait même qu'il n'a pas de défaut d'organe. Il est dans le piège du phallique indépassable.

Lacan<sup>xv</sup>, dans *Encore* (1972-1973) évoque la question de la « jouissance non phallique », c'est-à-dire de la jouissance féminine. Lacan la repère à travers les cures et dans les textes de femmes mystiques. Il prend notamment comme exemple la statue de Sainte Thérèse de Lisieux en train d'être traversée par l'anse de l'ange qui apparaît. Il s'agit là d'une jouissance, d'une union mystique avec le divin, que les femmes mystiques décrivent dans leurs textes. Pour Lacan, les hommes n'ont pas accès à cela car ils sont prisonniers de leur organe, le pénis, et de la jouissance phallique. Certains hommes sont arrivés à aller au-delà et à atteindre cette jouissance féminine : ce sont souvent des hommes mystiques.

Dans la suite de l'article *Masculin et féminin* Ferenczi fait le parallèle entre le coït chez l'animal et chez l'être humain : Chez l'animal, celui-ci est précédé d'un combat entre les deux sexes, suivi par une fuite de la femelle puis sa capitulation devant la violence du mâle. Chez l'être humain aussi, « la cour » de l'homme est pour Ferenczi une version édulcorée et civilisée de la phase de combat animal. Selon lui, le « premier acte génital est encore, chez les êtres humains, un assaut sanglant auquel la femme s'oppose instinctivement, bien qu'elle finisse par s'en accommoder et y trouver même plaisir et bonheur ».

Ferenczi s'appuie ensuite sur la « loi fondamentale biogénétique » de Haeckel, pour démontrer ses hypothèses :

Ainsi, dans son livre paru en 1866, Ernst Haeckel <sup>xvi</sup>développe sa théorie, basée sur la biologie de l'évolution du développement qui veut que le développement progressif d'un organisme, depuis sa conception jusqu'à sa forme mûre, voire jusqu'à sa mort, passe par des stades représentant les espèces ancestrales de celui-ci. Cette théorie est aussi nommée « théorie de la récapitulation ».

Plusieurs biologistes ont critiqué la théorie de Haeckel pendant le XX<sup>e</sup> siècle, comme Stephen J. Gould<sup>xvii</sup>, un paléontologue américain. En observant le développement de beaucoup d'organismes, il s'est rendu compte que leurs phases développementales ne représentaient pas le processus évolutif qui les avait menés à leur espèce actuelle. Souvent, c'est seulement une partie du développement qui est récapitulé et un seul caractère qui est considéré. Plusieurs exemples démontrent ce phénomène. La

récapitulation est donc considérée de nos jours comme un phénomène peu fréquent, mais qui peut se produire chez certains organismes. Ce n'est donc pas considéré comme étant un outil fiable pour étudier l'évolution d'une certaine espèce,

Toujours est-il que Ferenczi, en 1929, pense la théorie de la récapitulation fiable et l'utilise pour appuyer ses hypothèses. Il se représente donc les rapports sexuels lors de l'adaptation à la vie terrestre comme suit :

Chez les deux sexes existe le désir d'abriter en soi les cellules germinales, dans un milieu humide et nourrissant, substitut du milieu marin mais aussi la nostalgie de jouir des cellules germinales. Pour rappel, Ferenczi pense que la sexualité ne peut avoir pour but qu'une tentative « de retourner dans le corps maternel », sur un mode hallucinatoire (imaginaire) pour l'organisme, sous une forme symbolique quant au pénis, et de façon réelle pour les cellules germinales. Dans son hypothèse mythique, les deux sexes développeraient de ce fait un organe sexuel mâle, suivi d'un combat dont l'issue a décidé du sexe auquel « incomberaient les souffrances, les devoirs de la maternité et la soumission passive à la génitalité ». C'est « alors le sexe féminin qui dans ce combat fut vaincu, mais il se dédommagea de cette défaite en sachant, à partir des peines et des douleurs, forger le bonheur d'être femme et mère ». Cela permet non seulement d'expliquer selon lui « la plus grande complexité physiologique et psychologique de la femme d'un être plus finement différencié », c'est-à-dire adapté aux conditions les plus complexes. Selon Ferenczi, le mâle ayant imposé sa volonté à la femelle, et fait ainsi l'économie du travail d'adaptation, reste plus primitif ; la femelle, par contre, a su s'adapter non seulement « aux difficultés de l'environnement » mais aussi à « la brutalité du mâle ».

Ferenczi rajoute que « l'humiliation ne fut pas non plus épargnée au sexe mâle » : A la période de l'ère glaciaire, certaines espèces ont disparu, d'autres ont développé des enveloppes pour conserver la chaleur. L'homme, quant à lui a développé son intelligence afin de s'adapter aux conditions de vie difficiles.

Ferenczi fait alors référence à Freud au sujet du mythe de la horde primitive. Freud s'était lui-même appuyé sur les hypothèses antérieures de Darwin et Robertson Smith sur la théorie de l'évolution pour concevoir son mythe.

Ainsi, c'est avec *Totem et Tabou*<sup>xviii</sup> que Freud ouvre une nouvelle voie en ce qui concerne la transmission. Il parle de transmission liée à un héritage phylogénétique : la transmission intergénérationnelle de contenus archaïques de l'humanité. Cette transmission de génération en génération serait celle d'un sentiment de culpabilité lié au meurtre mythique du père de la horde primitive, faute originelle, sans que les hommes de la nouvelle génération n'en garde un souvenir conscient.

Autour du meurtre mythique du père, il a été question de réguler la sexualité. Avant, tout était possible. Les frères pouvaient s'échanger n'importe quelles femmes. Après, il y a eu interdit de l'inceste pour empêcher à nouveau la rivalité entre frères et sœurs et de ce fait de nouveaux meurtres. Les hommes ont dû aller chercher leurs femmes en dehors de leur famille. Selon Freud, cette phase du développement existe dans toutes les cultures, transmise dans le générationnel, et se retrouve aussi au niveau individuel dans le développement du sujet et correspond au complexe d'Œdipe.

Ferenczi rajoute à la théorie freudienne que la longue période de latence, après la puberté de la première enfance, peut être aussi une répétition, dans la vie individuelle, de ces luttes pour

l'adaptation de l'époque glaciaire, et le cas échéant de leur issue dans la création de la civilisation humaine.

Ferenczi argumente ensuite ses hypothèses. Il précise que la psychanalyse affirme que le mode et l'orientation de la sexualité sont déterminants pour de nombreux traits de la personnalité globale.

L'agressivité, « certes émoussée par l'humiliation subie lors du conflit œdipien avec le père », est une caractéristique du psychisme masculin en général (avec l'angoisse de castration) ; à la femme, cependant, « il ne reste comme moyen de combat que la beauté, ses caractéristiques étant par ailleurs la bonté et la pudeur ». Il s'agit selon Ferenczi de « caractères sexuels tertiaires », et rapprochés des caractères sexuels secondaires, c'est-à-dire des caractères sexuels organiques. Parmi ces derniers Ferenczi cite, chez l'homme, « outre la possession d'organes sexuels agressifs, sa force physique supérieure et un développement relativement plus important du cerveau ».

Ferenczi se doute alors qu'à la lecture de ce qu'il vient d'exposer va surgir dans l'esprit de beaucoup, cette vieille question de la supériorité ou de l'infériorité de l'un des deux sexes ! Il répète alors qu'il tient l'organisme féminin pour plus finement différencié et hautement évolué. La femme est, selon lui plus sensée, sensible (esthétique) et meilleure que l'homme au niveau de la moralité. L'homme doit, quant à lui contenir sa brutalité par un développement plus vigoureux de l'intelligence et du Surmoi moral. Il doit donc créer des lois sévères de la logique, de l'éthique et de l'esthétique, dont la femme fait peu de cas, faisant confiance à sa valeur intime. Selon Ferenczi, cette description n'exclut absolument pas qu'il y ait des cas où l'intelligence de la femme dépasse largement les performances moyennes de l'homme, dans un domaine analogue...

A la lecture de ce passage de l'article *Masculin et féminin*, on pourrait s'insurger et se dire que Ferenczi est aveuglé par la pensée du début du XX<sup>ème</sup> siècle, dans son analyse de l'homme « fort et intelligent » et de la femme seulement « belle et sensible ». Les réflexions de notre groupe théorico-clinique peuvent nous faire ajouter que la position prise ici par Ferenczi n'est pas la sienne mais plutôt celle de son époque... et reste encore très actuelle, y compris en France, quand on se réfère à la montée de certains mouvements intégristes. Alberto Eiguer évoquera d'ailleurs une certaine tyrannie sociale à ce sujet, amenant parfois des femmes à y croire encore de nos jours...

Ferenczi se positionne en psychanalyste et ne s'y leurre pas, rajoutant plus loin que « sa beauté et ses autres avantages », permettent en fait à la femme de régner aussi sur le « soi-disant sexe fort », l'homme.

Cela n'est pas sans rappeler « la Mascarade » (cf. Lacan<sup>xix</sup>) utilisée par les femmes, dont la jouissance est hors corps et non limitée par le phallus, contrairement à l'homme qui pense avoir de ce fait le pouvoir. A ce sujet, il est intéressant de se pencher sur l'analyse qu'a pu faire Jean-Michel Hirt<sup>xx</sup> de la lettre 81, écrite par la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont dans « Les liaisons dangereuses »<sup>xxi</sup> :

La Marquise de Merteuil est convaincue de son génie féminin, et que le sexe féminin *est* le sexe fort. Elle écrit : « Quand je vous accorderai autant de talent qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser par la nécessité où nous sommes d'en faire un continuel usage ».

Selon elle, l'usage du féminin, l'ordinaire de ce féminin, est le fait de se surpasser.

À première vue, on peut penser que la marquise est dans le registre phallique. Mais, un de ses avantages, c'est qu'elle ne se contente pas d'avoir un pouvoir sexuel, elle sait aussi en rendre compte. Rien n'est laissé au hasard dans sa conduite. Elle s'applique à développer tous ses talents, de façon systématique. Or, ses talents sont chevillés à la reconnaissance des sexes.

Elle rajoute d'ailleurs : « La supériorité de la femme est liée à ce qu'elle n'a pas, à ce qui lui manque, à ce qu'elle doit acquérir pour surpasser mille fois l'homme ».

Pour la marquise, il ne s'agit pas de devenir l'égale de l'homme, mais plutôt de parvenir à une capacité de pensée qui pallie au défaut du corps et qui permet de discerner, de comprendre la sexualité masculine.

Comme elle le pointe, « si l'orgueil masculin est basé sur la présence du pénis, la pensée féminine va lui permettre de déjouer l'illusion phallique dans laquelle tombe la plupart des femmes » et qui rend les femmes malheureuses car cela les conduit à croire qu'elles sont castrées, trouées. C'est là que la marquise est très habile, car elle considère que ces « femmes inconsidérées, veines, imprudentes, ne doivent leur infortune qu'à une conclusion erronée et hâtive, dans la mesure où elle repose sur la pénétration dont leur sexe est l'objet ». Or, selon elle, si leur sexe se laisse pénétrer, ce n'est pas le cas de leur esprit :

« Si cependant vous m'avez vu disposant des événements et des opinions, faire de ces hommes si redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies, ôter aux uns la volonté aux autres la puissance de me nuire, si j'ai su tour à tour et suivant mes goûts mobiles attacher à ma suite ou rejeter loin de moi ces tyrans détrônés devenus mes esclaves, si au milieu des révolutions fréquentes ma réputation s'est pourtant conservée pure, n'avez-vous pas dû en conclure que née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ».

Selon Jean-Michel Hirt, la marquise tend à démontrer toute la fausseté de cette croyance infantile. Celle-ci a su se rendre « sexuellement invincible » dès l'instant où elle est devenue spirituellement impénétrable. Là est sa force. Les hommes peuvent bien la pénétrer, en jouir, croire qu'ils la possèdent ; la marquise sait que son esprit ne l'est pas. Elle nous démontre qu'il ne faut pas confondre esprit et sexe.

Selon elle, les hommes confondent pouvoir et sexe. La marquise est plutôt dans cette dualité, qui lui donne plus de force. Sa force est supérieure par rapport à cette fragilité phallique.

Jean-Michel Hirt note que la marquise cherche non seulement à maîtriser le sexe masculin mais aussi à venger son sexe. Il voit là sa fragilité par rapport à la cicatrice de l'envie du pénis. Cette lettre est une déclaration de guerre au genre masculin, afin de l'affranchir de sa suffisance sexuelle masculine qui, pour elle, est la contrepartie masculine erronée de la conclusion féminine infantile (à savoir : si elle est pénétrée par le bas, par le haut aussi).

La marquise déclare : « L'amour est comme la médecine, l'art d'aider la nature et d'en corriger les effets néfastes par l'exercice de la pensée ».

Ainsi, dans sa formulation où il affirme que grâce à ses attributs, la femme peut aussi régner sur le « soi-disant sexe fort », Ferenczi rejoint l'analyse faite par la Marquise de Merteuil, sous-entendant aussi un combat entre les deux sexes.

Dans la suite de l'article *Masculin et féminin*, Ferenczi précise que dans l'état de conscience proche du sommeil, où transporte l'orgasme, le combat entre l'homme et la femme s'apaise provisoirement. Ils jouissent tous les deux pour un moment du bonheur de l'état de prime enfance qui ne connaît ni désirs ni luttes.

## Pourquoi la femme ne pourrait-elle être à la fois mère et amante ?

Ferenczi fait ensuite référence à la classification culturelle qui ferait que la femme serait mère ou amante. La femme mariée se contenterait de n'être qu'une mère. L'homme, quant à lui ne pourrait voir une amante et une mère dans son épouse et finirait par aller trouver sa satisfaction sexuelle auprès d'autres femmes (Ferenczi parle de polygamie).

Comment cela se fait-il ?

Pour rappel, dans la Conférence sur *La féminité* de 1933, Freud<sup>xxii</sup> nous dit que la fille, doit opérer un double renoncement : au pénis qu'elle n'aura pas *et* à la mère pour parvenir à l'amour du père. Le garçon, quant à lui, conserve tout ce qu'il a. En effet, il garde son pénis (dont il fera usage avec une femme) même s'il va y gagner une angoisse de castration par rapport à celui-ci. De même, il substituera seulement une *autre* femme à son premier objet d'amour, la mère. Freud écrit : « Plus heureux, le petit garçon peut continuer, au moment de la maturité sexuelle, ce à quoi il s'était déjà exercé pendant la première éclosion sexuelle. ».

Or, moins il y aura d'*autre*, c'est-à-dire plus sa femme sera sur le modèle de sa mère, et plus il réintroduira le modèle qu'il a connu : être nourri par sa mère et avoir des rapports sexuels avec quelqu'un d'autre !

Mais selon Freud, le garçon n'obtient rien de ce qu'il n'a pas : « Il n'obtient ni l'amour de la femme ni la capacité de faire un enfant comme la femme » et il poursuit « alors qu'à travers la naissance d'un fils, (la femme) peut parvenir à la plus parfaite, la plus facilement libre d'ambivalence de toutes les relations humaines ».

Ainsi, selon Freud, l'homme n'obtient pas l'amour de la femme pour lui car ce n'est pas pour lui que la femme l'aime, mais plutôt pour l'enfant qu'elle va obtenir de lui. L'amour reviendra au fils. L'homme doit aussi faire le constat qu'il est dans l'incapacité de faire un enfant, comme la femme...

On pourrait discuter les propos de Freud en évoquant le lien particulier qui unissait Freud à sa mère, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Mais cela rejoint le point de vue de Ferenczi, qui nous dit aussi que la femme se contente de la maternité (bébé = pénis) et que l'homme voit également une mère dans sa femme et s'oriente vers d'autres femmes pour assouvir sa sexualité. Cela rejoint de même l'idée de Ferenczi que la femme peut avoir « confiance en sa valeur intime » puisqu'elle est en capacité de faire un enfant, contrairement à l'homme.

Jean-Michel Hirt<sup>xxiii</sup> nous apporte un éclairage supplémentaire à ce sujet en se référant à la religion, qui va dans le même sens d'un lien mère-fils fort :

En effet, dans le catholicisme, on retrouve la promotion du couple mère-fils avec Marie et Jésus. De même, dans l'islam, ce couple est encore plus promu : Jésus n'est pas référé à un père, mais à une mère ; « Jésus de Marie », là où tous les autres hommes islamistes sont référés à un père (ex : Mohamed *ben...* qui signifie « de » suivi du nom du père).

Dans la tradition islamiste, la femme est d'ailleurs vierge, puis mère. Le statut de la femme paraît compliqué, faisant penser à un gouffre, qui n'est pas sans rapport avec le trou du sexe. Or, la vierge fait penser à une femme fermée. À partir du moment où elle n'est plus vierge, elle a obligation d'être mariée. Le trou est alors bouché par le nom du mari (Quand elle était vierge, le trou était bouché par le nom du père). Entre les deux, il existe un vacillement où elle n'est pas garantie par un nom d'homme.

Ainsi, si cette relation mère-fils est le destin de la féminité, avec un fils qui apporte un amour parfait à la mère, cela ne laisserait-il pas un arrière-goût ? Ne serait-ce pas une réussite trop

chère à payer, si on fait l'hypothèse que l'identification féminine à la mère, son idéalisation, vient interrompre la poursuite du désir féminin ?

Dans « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse » (1912), Freud<sup>xxiv</sup> nous dit d'ailleurs : « Je crois, aussi déconcertant que cela paraisse, qu'on devrait tenir compte de la possibilité que quelque chose dans la nature de la pulsion sexuelle elle-même ne soit pas favorable à ce que se produise la pleine satisfaction. »

Il dit aussi que « Cela semble peu agréable et qui plus est paradoxal, mais il faut pourtant dire que celui qui dans sa vie amoureuse est appelé à devenir vraiment libre et de ce fait vraiment heureux doit avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. »

Dans ce même article, Freud parle aussi de la mère, la prostituée et l'épouse comme étant en fait une figure en deux : la prostituée et l'épouse sont des figures de la mère. L'une est permise, l'autre pas. La mère serait donc soit une prostituée (courant sexuel sans aimer) soit une femme légitime (courant tendre mais sans relation sexuelle).

Ainsi, si le fils, une fois adulte, est dans le vacillement entre la prostituée et la femme légitime, c'est précisément parce qu'il n'a pas élaboré son désir envers sa mère (désir mère-fils trop chaud). Freud nous explique donc que pour être heureux en amour, l'homme doit se familiariser avec l'inceste à l'égard de la mère et de la sœur. Cela veut dire que l'homme doit accepter que le désir qu'il éprouve pour sa mère (ou sa sœur) soit réinvesti dans sa vie sexuelle avec sa femme. Or, Freud, tout comme Ferenczi à sa suite, nous apprennent que cela est très rare. Au départ, il y a conjonction entre les eux, puis, tendanciellement, il y a décrochage entre les deux... La relation mère-fils trop intense ne permettrait pas d'élaborer le fantasme incestueux du garçon devenu homme.

Il est à noter que le fantasme père-fille n'est pas pour autant plus simple, générant tout ce qui se pense autour de la virginité, dans le monde.

**Pour conclure**, à l'aide de la bioanalyse, au carrefour de la phylogénétique, de la biologie et de la psychanalyse, Ferenczi a pu expliquer tout le long de son article que les différences des organes sexuels chez les garçons et les filles ont une influence sur leur génitalité. Ferenczi a ensuite avancé que la fonction génitale est, avant tout une activité suscitant du plaisir, activité qui ne joue pas nécessairement un rôle dans la conservation de l'espèce. Le membre viril, et sa fonction, sont en fait le *symbole organique* du rétablissement, fût-il partiel, de l'union fœtale-infantile avec la mère, et en même temps avec ce qui en est le modèle géologique, l'existence en milieu marin. Il a ensuite été étudié le développement de la vie amoureuse des deux sexes, en lien avec le mythe Ferenczien d'un trauma géologique, générant un combat homme-femme. Ainsi, les différences d'organes sexuels, ses répercussions sur la génitalité et sur l'appareil psychique masculin et féminin génèrent des conflits entre les deux sexes, qui ne peuvent s'apaiser que dans le coït, selon Ferenczi. Cependant, Freud, et dans sa lignée, Ferenczi, nous ont appris que la pulsion sexuelle elle-même n'est pas toujours favorable à ce que se produise la pleine satisfaction. En effet, la femme ne semble que très rarement pouvoir être pour l'homme à la fois sa femme légitime et son amante, celui-ci n'ayant pas souvent élaboré son désir incestueux envers sa mère. Cet article et son analyse nous donnent donc un éclairage intéressant pour comprendre les conflits de couple et ainsi aborder les thérapies de couples psychanalytiques.

## Bibliographie :

---

- <sup>i</sup> **Ferenczi S.**, 1929, « Masculin et féminin : Considérations psychanalytiques sur la « théorie génitale » in *Psychanalyse*, OC IV, Payot, p. 66-75
- <sup>ii</sup> **Ferenczi S.**, 1924 « Thalassa : Psychanalyse des origines de la vie sexuelle », Payot, 2002
- <sup>iii</sup> **Freud S.**, 1925 « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », in *Psychanalyse*, OC XVII, PUF, p. 189-202
- <sup>iv</sup> **Freud S.**, 1912-13 « Totem et tabou », in *Psychanalyse*, OC XI, PUF, p.189-385
- <sup>v</sup> **Freud S.**, 1914 « Pour introduire le narcissisme », in *Psychanalyse*, OC XII, PUF, p. 213-245
- <sup>vi</sup> **Freud S.**, 1905, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987
- <sup>vii</sup> **Freud S.**, 1915, « Métapsychologie : Pulsions et destins de pulsions », in *Psychanalyse* OC XIII, PUF p. 163-188
- <sup>viii</sup> **Freud S.**, 1905, Ibid.
- <sup>ix</sup> **Ferenczi S.**, 1924, Ibid.
- <sup>x</sup> **Ferenczi S.**, 1924, Ibid.
- <sup>xi</sup> **Freud S.**, 1900, « L'interprétation des rêves », in *Psychanalyse*, OC IV, PUF
- <sup>xii</sup> **Freud S.**, 1933, « La féminité », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p. 150-181
- <sup>xiii</sup> **Andréas Salomé L.**, 1915, « Anal et sexuel » in *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1980, p. 91-130
- <sup>xiv</sup> **Freud S.**, 1933, Ibid.
- <sup>xv</sup> **Lacan J.**, 1972-73, « Encore », Séminaire XX, Points, 2016
- <sup>xvi</sup> **Haeckel E.**, 1866, « Generale Morphologie der Organismen »
- <sup>xvii</sup> **Gould S. J.**, 1977, « Ontogeny Phylogeny »
- <sup>xviii</sup> **Freud S.**, 1912-13, Ibid.
- <sup>xix</sup> **Lacan J.**, 1957-1958, « Le désir et la jouissance » chapitre XIV, in *Les formations de l'inconscient*, Séminaire V, Seuil, 1998
- <sup>xx</sup> **Hirt J.-M.**, 2003, « L'envie du féminin », in *Libres cahiers pour la psychanalyse*, vol. 8, p. 53-66
- <sup>xx</sup> **Chordelos De Laclos P.**, 1782, « Les liaisons dangereuses », Archipoche, 2014
- <sup>xx</sup> **Freud S.**, 1933, Ibid.
- <sup>xxi</sup> **Hirt J.-M.**, 1993, « Le miroir du prophète, Islam et Psychanalyse », Grasset
- <sup>xxii</sup> **Freud S.**, 1912, « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse » in *Psychanalyse* OC XI, PUF p.136 et 138